

Est-ce ainsi que les animaux vivent ?

// English translation below //

Tout est affaire de décor

(Aragon, *Est-ce ainsi que les hommes vivent.*)

Les animaux d'Eric Pillot, ses « bêtes » comme il les appelle, nous renvoient à nous-mêmes. Nous les regardons sur les photos autant qu'ils nous regardent. L'animal en nous est regardé. L'animal solitaire, enfermé. On ne peut pas s'empêcher de s'étonner en les voyant. Isolés, enfermés, seuls, et pourtant proches, et pourtant beaux, attirants et parfois drôles.

L'animal privé de liberté nous interroge sur notre propre rapport à l'enfermement, dans nos villes, dans nos réseaux sociaux, dans nos espaces virtuels. Ne sommes-nous pas également enfermés ? Qu'est-ce que la liberté ? Qu'est-ce que je fais de ma propre liberté ? Est-ce que moi aussi je ne suis pas dans une cage, dans une liberté en trompe l'œil, quand je suis au bureau ou devant mon écran ?

Eric Pillot pose son regard *entre* les choses, entre le tragique et le comique, entre ce qui est ouvert et ce qui est fermé. Il essaie de saisir ce qui reste encore vivant, malgré l'enfermement.

Il n'est jamais contre, jamais polémique, jamais tiède non plus. Il tente plutôt de concilier l'inconciliable, de prendre ensemble l'animal sauvage et sa cage au décor totalement artificiel : autant dire qu'il saisit la rencontre (légendaire) entre une machine à coudre et un parapluie sur une table de dissection.

Enfants, nous avons été étonnés, émerveillés par les animaux des zoos sans bien réaliser les conditions de leur enfermement, qui nous permettaient surtout de les voir, de les observer. Nous étions si pressés de sentir un peu de leur présence, de saisir un mouvement, un grognement, un regard. Attendre devant les cages ou les enclos en les imaginant dans la savane, les steppes ou sur la banquise. Observer l'animal enfermé et rêver du lointain. Espérer qu'il nous dise encore quelque chose sur la vie cachée, la vie secrète, la vie sauvage qui sont désormais hors de portée. L'animal enfermé rapproche le lointain en nous-mêmes. C'est à cette présence magique et paradoxale de l'animal que s'attache Eric Pillot. Il ne veut pas y renoncer, pas plus qu'il ne peut éviter la question de son enfermement.

Le zoo est une grande surface d'exposition. Les animaux enfermés sont exposés, livrés aux regards. Ils ne sont devant l'objectif ni heureux ni malheureux, mais transplantés, déplacés, privés de liberté. Le travail d'Eric Pillot restitue une présence, et un lointain, donne aux animaux des allures d'apparitions un peu surnaturelles.

Car l'enfermement surexpose. Eric Pillot en joue. Il voit la curieuse histoire qui se trame entre l'animal et ses murs, l'animal sauvage et sa cage. Deux niveaux qui, en s'informant mutuellement, créent une résonance. Toute personne, toute créature vivante, prend, une fois enfermée, une sorte de dimension épiphanique. L'animal apparaît en faisant corps avec son décor.

Beauté de ces présences enfermées, accouplées à leurs décors.

Voir est une chance, qui se prépare et se saisit. Comment ne pas isoler davantage celui qui est livré à mon regard ? Comment respecter ce qui reste encore vivant, ce qui n'est pas emprisonné ? Eric Pillot ne vise pas le réalisme documentaire, la certitude, ou la polémique, mais capte plutôt le croisement du réel et du rêve, laisse les questions ouvertes. La réalité de l'enfermement confine à l'absurdité ? L'absurdité est admise, soulignée, par le décor artificiel ? Eric Pillot n'en fait pas toute une histoire. Il raconte l'histoire de l'animal enfermé dans un décor. Qui continue de vivre, vaille que vaille, avec ce qui lui reste.

Eric Pillot accepte de se laisser regarder par l'animal.

Le gorille, coulé dans sa tristesse comme dans du bronze, est statufié dans un décor qui le rend totalement irréel et totalement tragique. Le travail d'Eric Pillot capte, dans *In situ*, une situation où le tragique et le comique se côtoient toujours de très près, parfois de manière involontaire, mais quasi objective.

Eric Pillot prend l'espace qui entoure l'animal autant que l'animal lui-même. Un espace qui veut effacer ses limites, et son sens, un espace qui tente de se faire oublier comme prison en simulant des horizons, des forêts ou des cascades. Mais l'aspect fonctionnel de la cage vient démentir le trompe l'oeil humblement artisanal : jets d'eaux, tuyaux, robinets, ou lampe électrique chauffant la carapace d'une tortue géante. Le réel fait irruption dans le décor et le décor fait corps avec l'animal. Il façonne un espace où l'animal est pris, littéralement et dans tous les sens possibles, un espace qui en voulant faire croire à ce qu'il n'est pas exhibe d'autant plus ses limites.

Sensible aux couleurs, Eric Pillot les capture dans de grands aplats, les organise dans des agencements de plans verticaux et horizontaux, avec peu de relief, peu de profondeur. La cage devient un lieu artificiel. Une scène. Un tableau où le jeu des couleurs favorise une sorte « d'évasion ». Les aplats, souvent monochromes, en créant un effet de surface, semblent couler ou passer par dessus bord. Les côtés restent ouverts, comme effacés parfois. L'espace se prolonge ainsi au delà du cadre, préfigurant un lointain, celui-là même qui s'est perdu avec la liberté.

Le regard du photographe fait passer un temps rivé (cloué) à l'immobilité à une sorte d'éternité. La part encore vivante des animaux se reforme dans une pose hiératique, dessinée de l'intérieur par un sentiment de solitude, éclairée par le lointain, cette liberté perdue, mais têtue, qui les escorte comme une ombre. Les « bêtes » surgissent nettement devant nos yeux mais restent furtives, comme des images de rêve. Ce double mouvement leur redonne une élégance intemporelle : la girafe, les ours blancs, les éléphants sont pris en état d'apesanteur, comme suspendus dans cette couleur étale qui sert de mur.

Le décor mord sur le corps de l'animal. Parfois la peau du rhinocéros, ou de l'hippopotame se confond avec la couleur des murs. Un fragment de corps semble être un élément du décor. Présence et enfermement, toujours, comme le recto verso d'une feuille. Tortue près d'un caillou, se ressemblant comme deux gouttes d'eau.

La liberté est loin, et perdue. Inutile de courir après. Elle veille. Les oiseaux gardent l'œil vif. Un petit singe noir monte à la corde.

Le comique de certaines situations, teinté de mélancolie, saute aux yeux : un manchot nageant sous un robinet. Une otarie, luisante et noire, au pied du mur. Un phoque allongé dans un bassin sans eau. Un flamant rose pris dans un jeu de miroirs. La tête d'un rhinocéros prise entre deux bois morts.

Les corps et le décor s'imbriquent. Drôlement. Tragiquement. Totalelement. Parfois idéalement.

On ne peut rien séparer. Tout se tient. Au zoo, comme partout ailleurs, la vie continue.

Amina Danton.

Is this how animals live?

Everything is a matter of scenery
(Aragon, *Is this how men live?*)

Eric Pillot's animals, his 'beasts' as he calls them, refer to us. We look at them on photos as much as they look at us. The animal in us is observed: the solitary and confined animal. One cannot help but marvel upon seeing them. Isolated, confined, alone and yet close, and yet beautiful, attractive and at times funny.

The animal deprived of freedom questions our own relationship with confinement, in our towns, in our social networks and in our virtual spaces. Are we also confined? What is freedom? What do I do with my own freedom? When I am at the office or in front of my screen am I also in a cage, where freedom is a sham?

Eric Pillot takes a fresh look *between* things, between the tragic and the comic, between what is open and what is closed. He tries to capture what little life still remains, despite being confined.

He is never against, never controversial, never half-hearted either. Instead he tries to reconcile the irreconcilable, to take the wild animal and its cage together with completely artificial scenery: in other words he captures the (legendary) encounter between a sewing machine and an umbrella on a dissection table.

As children, we were surprised, enthralled by zoo animals without really understanding the conditions of their confinement, those that above all enabled us to see and observe them. We were in such a rush to sense a little of their presence, to capture a movement, a growl or a look. Waiting in front of the cages or enclosures imagining them in the savannah, the steppes or on an ice floe. Observing the confined animal and dreaming of the horizon. Hoping that something else is revealed about their hidden and secret lives and life in the wilderness that are now out of reach. The confined animal magnifies what is distant in us. Eric Pillot is attached to the magical and paradoxical presence of animals. He does not want in any way to abandon it, any more than he can avoid the question surrounding the confinement.

The zoo is a large exhibition space. The confined animals are exhibited, exposed to view. They are neither happy nor unhappy before the lens, but transposed, displaced, deprived of freedom. Eric Pillot's work renders a presence, and a distance, giving animals a slightly supernatural appearance.

As confinement overexposes, Eric Pillot makes use of it. He sees the interesting story intricately linking the animal and the walls around it, the wild animal and its cage. Two levels which resonate as they apprehend each other. Once confined any person, any living creature, takes an epiphanical dimension of sorts. The animal appears at one with its setting.

The beauty of these confined presences, coupled with their setting.

One has to be prepared to take up this opportunity to observe. How can what is on view to me not be isolated further? How do we respect what is still alive, what is not imprisoned? Eric Pillot is not concerned with documentary realism, certainty, or controversy, but instead captures the junction between reality and dream, leaving the questions open. Does the reality of the confinement verge on absurdity? Does the artificial setting accept and highlight the absurdity? Eric Pillot does not make a fuss about it. He tells the story of the animal confined in a setting, which somehow grasps the remnants to continue living.

Eric Pillot allows himself to be observed by the animal.

The gorilla, cast into its sadness like bronze, is transfixed in a setting that makes it completely surreal and completely tragic. *In situ* by Eric Pillot captures a situation where the tragic and the comic cross boundaries, sometimes involuntarily, but in a virtually objective way.

Eric Pillot takes the space surrounding the animal in equal measure as the animal itself. A space wishing to blur its distinctions, and its meaning, a space striving for its prison element to be forgotten by simulating horizons, forests or waterfalls. But the functional appearance of the cage contradicts the humbly homespun *trompe l'oeil*: water jets, pipes, taps, or the electric lamp warming the shell of a giant tortoise. Reality surfaces in the setting, and the setting and the animal become one. It shapes a space where the animal is taken, literally as well as in every sense, a space claiming to be something else, further highlighting its shortcomings.

Sensitive to colours, Eric Pillot captures them in large areas, arranging vertical and horizontal planes, with little relief and little depth. The cage becomes an artificial place. A stage. A painting where the palette of colours facilitates a sort of 'evasion.' By creating a surface effect, the areas of colour, that are often monochrome, seem to run or go over the edge. The sides remain open, as if obliterated at times. The space thus extends beyond the frame, foreshadowing a distance, the very one that was lost with freedom.

The photographer's perspective moves from time standing still (fixed) to a sort of eternity. The part of the animals that is still alive is reconstituted in a hieratic pose, drawn from within through a feeling of solitude, enhanced by the distance, this lost, but headstrong freedom that escorts them like a shadow. The 'beasts' arise clearly before our eyes but remain furtive, like images from a dream. This double movement gives them a timeless elegance: the giraffe, the polar bears and the elephants are taken in a state of weightlessness, as if suspended in this extended colour that serves as a wall.

The setting cuts into the animal's body. At times the rhinoceros, or the hippopotamus hide blends with the colour of the walls. A body part seems to be a decorative element. Presence and confinement endure like both sides of a leaf. It is impossible to differentiate between a tortoise and a stone that are next to each other.

Freedom is distant, and lost. There is no point in running after it. It keeps vigil. The birds keep an eye open. A little black monkey climbs the rope.

The funny side of certain situations that are overshadowed by melancholy stands out: a penguin swimming beneath a tap; a shiny and black sea lion at the foot of the wall; a seal lying in a pool without water; a pink flamingo taken in a game of mirrors; the head of a rhinoceros taken between two pieces of dead wood.

The bodies and the setting are connected. Amusingly. Tragically. Totally. At times ideally.

Nothing can be separated. Everything fits together. Life goes on at the zoo, like elsewhere.

Amina Danton.